

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHED BY THE NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

NEW ORLEANS PUBLISHED BY THE NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

OFFICE DES ABELLES ANCIENNES DE BRASSERIE, VERRES ET LOGGIONS, 110, QUI S'OUVRENT AU PRIX REDUITS DE 10 CENTES LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

On 1er mars 1907.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 a.m., midi, 2 p.m., 6 p.m.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SO MAIRE.

Le Carnaval d'autrefois—L'Appogée des Bals de l'Opéra. Petites Javonaises. Histories de Brigands. Les Prélats à l'Académie Française. La Petite Fille des Neiges, nouvelle inédite. Les Débuts de Paul Déroulède. Sur un Refus, poésie. En Passant. Un Bal d'Enfants. Cuisine. Un Paradis Perdu, feuilleton du dimanche, suite. L'actualité, etc., etc. Mondanités, Chiffons.

LA

Flotte du Pacifique.

La controverse soulevée entre les gouvernements de Washington et de Tokio à propos de l'exclusion des petits japonais des écoles de San Francisco a pris fin lorsque le Congrès des Etats-Unis a adopté un amendement à la loi sur l'immigration qui donne au Président le droit, à sa discrétion, d'interdire l'entrée des Etats-Unis aux ouvriers asiatiques. Le maire de San Francisco, qui était venu à Washington avec les membres de la commission des écoles à la requête de M. Roosevelt pour discuter la question, a déclaré acceptable cet amendement, en disant, toutefois, qu'il ne le considérait que comme un compromis. D'autre part, il n'est arrivé du Japon aucune protestation, ce qui porte à croire que le gouvernement du Mikado se contente également de ce qui a été décidé.

Mais on se tromperait fort en regardant cet arrangement comme définitif. Il n'est, comme l'a dit le maire de San Francisco, qu'un compromis auquel les deux pays intéressés n'adhèrent pas longtemps. La controverse renaîtra inévitablement, peut-être beaucoup plus tôt qu'on ne suppose, et elle prendra alors un caractère beaucoup plus acerbé et dangereux que celle qui a causé une si grande émotion en ces temps décalés.

Il faut considérer que la façon dont le gouvernement fédéral s'est tiré de l'affaire n'a nullement satisfait le peuple américain, qui y a vu une atteinte aux

droits souverains des Etats formant l'Union Américaine; et il est certain, dans ces conditions, qu'il suffira du moindre incident pour remettre tout en question, d'autant plus que les Nippons n'ont pas obtenu satisfaction complète et qu'ils restent sans doute qu'ils n'ont pas été l'objet de la considération que méritait leur pays vainqueur d'un puissant empire et porté par ses victoires au rang des grandes puissances.

Mais les autorités de Washington pouvaient-elles approuver entièrement les Californiens et refuser péremptoirement de donner même un semblant de satisfaction au Japon sans exposer le pays tout entier à des risques graves?

C'est douteux. Il a été fréquemment question de guerre au cours de la controverse, et si elle n'a été imminente à aucun moment, on conviendra qu'une brusquerie eût pu la rendre possible. En tout cas, c'était le devoir du gouvernement de la prévoir et de l'éviter puisque le pays n'était pas prêt à entrer en lutte contre le peuple jaune encore tout enivré de ses succès.

On peut donc conclure que le Président et ses conseillers sont sortis du mieux qu'il leur était possible d'une situation difficile. Et on peut croire qu'eux aussi ils ne considèrent l'arrangement que comme un modus vivendi laissant la question ouverte, et qu'ils se réservent de la régler définitivement au gré du peuple américain.

Ce qui a empêché le gouvernement de parler aussi haut qu'il l'eût fait en d'autres circonstances, c'est l'absence presque complète de toute force navale dans le Pacifique. Or, il n'en sera plus ainsi à l'avenir, car on a fait annoncer officiellement à Washington ces jours derniers, après la conclusion de l'arrangement, qu'une flotte puissante va être constituée sur la côte du Pacifique. Les deux cuirassés "Indiana" et "Iowa" vont y être envoyés sans délai pour en former le noyau. Ils seront promptement rejoints par le cuirassé "Nebraska", dont l'armement est presque complet, et par les cuirassés "Wisconsin" et "Oregon" en réparations à la station navale du Détroit de Puget. L'escadre asiatique, qui comprend plusieurs croiseurs rapides y sera jointe, et les Etats-Unis posséderont alors dans le Pacifique des forces navales en mesure de faire respecter leurs côtes et leurs possessions.

Et si alors l'incident californien renaît ou si un autre incident se produit, la discussion pourra prendre un autre ton.

Obèques de Mme Bentzon.

Le 9 février les obèques de Mme Bentzon ont été célébrées. La levée du corps a eu lieu à l'Institut Notre-Dame de Mendon, à neuf heures et demie. Une messe intime a été dite à dix heures, à l'église de Mendon.

Le corps de la défunte a été transporté à Paris dans un fourgon à la chapelle du cimetière Montparnasse, 4, boulevard Edgar-Quinet.

Un service funèbre fut célébré dans cette chapelle.

Les honneurs militaires n'ont pas été rendus. Le deuil était conduit par MM. Blanc, mari de la défunte; Edouard Blanc, son fils, et de Soims, son neveu. L'inhumation a eu lieu au cimetière Montparnasse. Dans l'assistance très nombreuse on remarquait une délé-

gation de la "Revue des Deux Mondes" composée de MM. Francis Charmes, directeur, E. M. de Vogüé et Bertrand, et une délégation du "Journal des Débats," composée de M. de Nalèche, directeur, et de M. Chauvieux, rédacteur en chef.

CHRONIQUE PARISIENNE

Une Idée de Carnaval.—Les Comédies de la Vie.—Les Monstres.—Autour d'un Crime Un Interrogatoire.—Les Petites Victimes.—Les Enroulements romantiques.—Tom-Pouce.—La Tyrannie d'une Naine.

En dépit des catastrophes, des violences et des crimes qui forment, depuis quelque temps, une chaîne tragique d'événements, le carnaval est pourtant venu—carnaval tout frissonnant d'es rires gaudes de l'hiver et qui n'est plus qu'à peine la trêve autrefois consentie....

La vie moderne nous a fait des préoccupations trop sérieuses pour qu'elles puissent être aisément bannies pendant quelques jours. Sans doute, cependant, sont-ce les vrais sages que ceux qui tentent de le ressusciter, fût-ce avec des moyens d'une assez médiocre imagination, n'allant pas au delà de cortèges et de défilés burlesques, un moment d'oubli et de vraie gaieté serait plus désirable. Mais comment le provoquer?

Le bon Sébastien Mercier, l'auteur du "Tableau de Paris," qui a attendu tout près d'un siècle qu'une rue portât son nom, son nom d'historien passionné des petits côtés de la grande ville et qui vient enfin—à l'ancienneté—d'obtenir ce petit honneur, prétendait, lui, avoir trouvé une façon ingénieuse de renouveler le carnaval, en mêlant au plaisir un brin de philosophie. L'idée, qui était plaisante en elle-même, sera-t-elle reprise?

Il prétendait que rien ne serait plus amusant que d'offrir aux Parisiens le spectacle même de leur existence contemporaine: "vue au miroir," elle acquerrait du piquant et découvrirait toutes ses singularités. Il voulait un vaste cadre, adapté à cette représentation de la vie de Paris, avec ses menues particularités. "Il y a, disait-il des objets qui semblent avoir de la gravité, et dont l'imitation montrerait le néant." Les mœurs, les usages, les habitudes, les conventions sociales—autant de comédies, souvent bouffonnes, dont on ne s'aperçoit pas quand on les joue soi-même.

Vaste programme, d'une belle hardiesse! Ansurément, il ne se déroule pas moins de ces continuelles comédies aujourd'hui qu'il y a cent ans: elles ont dû, plutôt, gagner en intensité. Le carnaval, au lieu d'avoir recours à de vains travestissements emprunterait la réalité même et les assistants, transformés en leurs propres critiques, se pourraient voir tels qu'ils sont, dans une surprise amusée de tout ce qu'ils font sans cesse de puénil, de chimérique ou de ridicule. Ce carnaval, devenu une satire par la simple production de nos faits et gestes les plus ordinaires, nous ferait apercevoir que la plupart de nos actions, dans les manifestations de la vie publique ou privée, cotoient l'absurde, et que nous sommes les esclaves d'une foule de tyrannies auxquelles l'accoutumance seule nous sou-

met. Il est assez singulier, en plein

Il faut un peu de recul pour bien juger, et, de l'étranger, ce tableau des incohérences—selon un mot ayant fait quelque bruit, ces jours-ci—qui sont l'habitude de la plupart des conditions de notre activité, nous apparaît, peut-être, plus réjouissant que tout ce qu'inventerait la fantaisie. La mise en scène d'un tel spectacle ne serait sans doute pas très simple, mais faute de la réaliser, on peut toujours l'imaginer et suivre l'ironique pensée de cette conception d'un carnaval fait d'une image exacte de ce que nous sommes....

Mais, hélas! même en une période de fêtes, peut-on échapper à l'obsession d'abominables attentats et oublier ce meurtre affreux d'un enfant par un métrable que, pour l'honneur de l'humanité, on voudrait savoir être un dément.

Meneclou, qui commit un crime analogue et chercha à brûler les restes de sa victime, la petite Nent, l'était, du moins: on s'en aperçoit à l'antipathie de son cerveau. Je ne crois pas avoir jamais vu une chose aussi tragique—et ce souvenir n'est demeuré devant les yeux, malgré les années écoulées—que l'essai de reconstitution, sur une planche, des membres de la fillette, sciés par l'assassin et jetés dans un poêle, épouvantable travail de patience, avec des lacunes! Une de ces curiosités de l'horrible, que l'on n'a qu'une fois, m'avait fait accompagner un camarade de journal, dans les bonnes grâces du greffier de la morgue, M. Pierre. C'était un homme assez jovial, malgré son métier, et qui, entre un signalement on reconnaissait de cadavre, taquinait la Muse et composait de petites vers badins.

Dans la cour du bâtiment, une cour s'élevait en pointe, il se livrait à cette opération, en artiste, avec l'aide d'un garçon, plongeant dans le tas de ces débris humains et cherchant à modeler une pauvre petite forme d'érature.

Il était tout de même un peu ému, M. Pierre, bien qu'il eût, le matin même, écrit une chanson dont il était assez satisfait. —Depuis l'assassinat de la petite Peggy, disait-il, avec son expérience professionnelle, on n'avait pas eu à s'occuper d'une telle besogne....

La petite Peggy, la petite Nent! Tout un martyrologe de gamines sacrifiées aux pires aberrations! Et, plus loin de nous, la petite Debuly, soignée et tuée comme les autres, mais dans quelles circonstances!... Là, il est impossible d'aller plus loin dans le monstrueux.... Quand on découvre le corps dont une des plates avait été violemment élargie, on ne retrouvait plus le cœur de l'enfant.... Mais serait-on, si on ne reproduisait textuellement ce passage de l'interrogatoire du criminel, Léger?

D. Qu'avez-vous fait du cœur? E. Je ne sais pas. D. Malheureux, l'inroyable vérité est que vous l'avez mangé.

E. Eh bien, oui, je l'ai mangé, mais je ne l'ai pas mangé tout à fait....

Où était le forfait d'un fou, bien que Léger ait été exécuté. Mais l'abominable prudence, la série de ruses, le sang-froid de l'assassin de la petite Marthe Erbeiding ne laissent même pas cette hypothèse d'un acte de folie. Et cela est plus effrayant encore.

Il est assez singulier, en plein

carnaval, de n'avoir guère d'autre diversion à ces douloureuses choses, que les souvenirs évoqués par la liste des morts de la semaine.

Les amants romantiques pleurent Bob Walter, qui ne fit qu'une carrière d'artiste assez modeste, mais qui rénova, non sans éclat, le vieil enlèvement classique, à l'aide de la moderne automobile. Un amoureux s'était-il résolu à ce moyen héroïque, avec le consentement de l'intéressée, bien entendu, pour forcer d'intraitables parents à consentir à un mariage, il allait trouver Bob Walter, indolgent à la jeunesse et à la passion, qui combinait avec lui toutes les chances, et mettait à sa disposition un chauffeur entraîné à ce genre d'exercices. Elle avait raffiné sur l'art de M. de Foy, inventeur de la profession matrimoniale, qui n'usait que de procédés bourgeois. Bob Walter présida ainsi à des unions qui ont peut-être été heureuses, mais qui, en tout cas, eurent une préface mouvementée.

Elle se plut, pour le bon motif, à remettre un peu de fantaisie dans la vie contemporaine, qui en manque souvent.

Quant au général Tom-Pouce, le nain qu'exhibait naguère Barnum, il meurt trop souvent, ce lui-là! Il y a quelque vingt ans qu'on annonçait périodiquement le trépas de ce glorieux militaire en miniature, dont les campagnes furent la conquête de l'Hippodrome et de tous les cirques du monde, et nous n'avons pu ressentir une bien profonde émotion d'une nouvelle que nous avons eue si souvent.

Mort ou non depuis longtemps, Tom-Pouce, qui ne fut au vrai, qu'un affreux nabot, a laissé sa petite—forcément très petite—légende. Le cabotage ne se mesurant pas à la taille, il fut, au dire de Barnum, le plus tyranne de ses "phénomènes". Il faut que l'être humain, quel qu'il soit, trouve des raisons de vanité, et on a aussi l'orgueil d'être un monstre.

Le despotisme des nains est d'ailleurs un fait avéré. Se rappelle-t-on l'aventure de cette naine qu'on montrait, naguère, sous le nom de "Carolina, Japonaise." Elle s'était éprise, sur un ironique contraste, d'une espèce de colosse, dont elle était jalouse! C'était un bon diable de géant. Parfois, elle éprouvait le désir de le battre. Alors, elle lui disait: —Mets moi sur la table, que je te donne un soufflet.

Le Goliath obéissait docilement, elle levait de ses mains immenses, et recevait, en esclave, le soufflet promis. Après quoi, il la reposait à terre. C'est une histoire qui n'est pas dénuée de quelque sens symbolique....

Un attentat chez le comte Witte

Le "Novoié Vrémia" raconte que le chauffeur de la maison du comte Witte, à Saint-Petersbourg, a découvert il y a quelques soirs une boîte, suspendue par une ficelle à l'intérieur d'un tuyau de poêle.

Le comte Witte, redoutant une machine infernale, a fait aussitôt appeler la police. On emporta la boîte dans la cour et on constata qu'elle contenait une bombe, constituée par un gros morceau de nitro-glycérine, auquel était adapté un mouvement d'horlogerie, marquant 5 h. 25.

On ignore si l'engin a été introduit par le tuyau de la chimie-

née ou s'il a été apporté par quelqu'un qui, ayant pénétré dans l'appartement, a dû précipitamment le cacher dans le tuyau de poêle.

Le portier a raconté qu'étant de garde de nuit plusieurs jours auparavant, il avait été abordé par un inconnu qui lui avait demandé de quel côté de la maison dormait le comte Witte. L'inconnu avait ajouté: "Prévenez le comte de dormir d'un autre côté."

Le portier n'avait prêté aucune attention à ce propos et n'en avait parlé à personne.

Le Carême à la Cathédrale.

Les conférences de P. Hage à notre église métropolitaine sont de mieux en mieux suivies: la série en a commencé le premier dimanche du carême, et depuis, tous les mercredis et vendredis il y en a eu une.

Malgré l'inclémence du temps hier soir, l'éloquent Dominicain s'est adressé à un auditoire nombreux; il a traité avec un grand bonheur de raisonnement et d'expression un sujet qui plaît toujours aux fidèles: la Miséricorde.

Il en a donné la définition: a dit que la miséricorde est cette vertu par laquelle on éprouve pour les misères d'autrui le sentiment que l'on nomme la compassion, et qui porte à les soulager.

Le Père Hage a été fort admiré; son éloquence s'est élevée à des hauteurs infinies: sa parole se faisant tour à tour suave et vigoureuse, caressante et incitante, mais plaisant toujours à l'esprit et charmant l'oreille.

L'orateur groupe, accumule les idées, sans les jamais confondre; il leur donne de la force par le rapprochement et de la clarté par l'ordre dans lequel il les expose, il y met de l'art.

Si l'on n'allait pas entendre prêcher le Christ, enseigner ses préceptes et ses doctrines, on irait admirer cette langue si harmonieuse, que parle l'éminent disciple de Lacordaire avec une telle abondance, une si grande pureté, un si éclatant coloris.

Le Père Hage a été superbe hier soir: il a surtout été encourageant, consolant, et aura ouvert plus d'un cœur à la miséricorde, au pardon des injures, à notre humaine faiblesse, nos haines, nos passions les en avaient chassés.

Les décorations de Guillaume II.

Le souverain allemand, comme on le sait, est grand-maître de tous ses ordres et grand-protecteur de l'ordre de Saint-Jean. Il en porte les emblèmes sur tous ses uniformes. Par contre, il ne possède ni l'ordre "Pour le Mérite," ni la Croix de Fer, ni même l'ordre de Guillaume II, qu'il fonda en 1896 pour récompenser des services éminents rendus dans le domaine de l'économie politique et sociale.

Quant aux ordres étrangers, l'Empereur est titulaire de la plupart d'entre eux; il en est porteur qui ne lui furent jamais conférés, tel la Toison d'Or d'Autriche—parce qu'ordre catholique—et le grand-cordon de la Légion d'honneur,—on ne devine la raison.

De même, aucun chef d'Etat français n'a reçu, depuis 1770,

l'ordre de l'Aigle Noir. Le dernier titulaire de cette haute distinction prussienne fut le maréchal de Mc-Mahon, mais il avait obtenu dès 1861, lors du couronnement du roi Guillaume, à Karlsruhe.

Celui-ci, bien entendu, était grand-croix de la Légion d'honneur; et, devenu empereur d'Allemagne, il portait encore notre ordre dans certaines circonstances, par déférence, disait-il, pour l'ambassadeur de France.

THEATRES.

TULANE.

Le Tulane a offert hier soir à ses habitués, qui bondaient la salle, une double régal artistique. Nat C. Goodwin et ses excellents partenaires y ont joué en effet la scène du jugement du "Merchant of Venice" et l'exquise comédie qui a pour titre "What Would a Gentleman Do?" Aussi le succès a-t-il été phénoménal.

Aujourd'hui en matinée, la même scène du "Merchant of Venice" et "The Genius." Le soir "A Gilded Fool".

ORPHEUM.

Succès toujours aussi grand pour l'excellent programme qu'offre l'Orpheum cette semaine et pour les brillants artistes qui paraissent à tour de rôle. Comme théâtre de vaudeville l'Orpheum n'a évidemment pas de supérieur.

SHUBERT.

Jamais on n'a tant ri qu'au Shubert cette semaine. L'excellente comédie que jouent Harry Conor, Grace Keals, et d'autres artistes de talent, "Mrs Temple's Telegram", porte à son comble la gaieté des spectateurs. Et cette gaieté est du meilleur aloi. Matinée aujourd'hui.

LYRIC.

La troupe Brown-Baker triomphe à chaque représentation de "Faust" au Lyric. Elle en joue le drame de Goethe que devant des salles comblées. Son succès ne sera pas moins grand à partir de lundi soir dans "Camille", le chef-d'œuvre de Dumas fils. Matinée aujourd'hui et demain.

Accusé de détournement.

Un jeune homme du nom d'André Garsaud a été arrêté à l'angle des rues Magasin et Julie hier après midi par les détectives Dale et Schultz. Il est accusé d'avoir détourné une somme de \$180 au préjudice de la maison Woodward, Wight et Cie, où il était employé.

Un affidavit a été fait contre lui à la première cour criminelle de cité par M. Ira Wight.

Feuilleton

DE LA

Abelle de la N. O.

No. 39 Commencé le 22 déc. 1906.

L'ENFANT

DE LA

DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

DEUXIEME PARTIE

IX

L'ISOLEMENT PARISIEN

(Finis.)

Puisque cela était si odieuse, ment difficile d'entrer dans le

commerce, et encore plus dans une administration, sans établir officiellement qui elle était—et cela personne au monde ne le saurait jamais plus!—elle s'était rejetée sur ce moyen de subsistance: elle serait une petite gouvernante, presque une bonne d'enfants. Elle aimait tant les petits!

C'est ce qu'elle avait dit à la femme de cet avoué, hier, au bureau de placement; et cette dame, un peu lasse de ne pas trouver ce qu'elle voulait et de changer continuellement la petite bonne qui accompagnait ses fillettes, avait presque arrêté Pauline, bien que celle-ci n'eût pas de certificat à lui montrer....

Bien entendu, il faudrait la faire venir, ce terrifiant certificat.... et Pauline écrivait au maire de son pays....

Mais, en attendant la réponse, on allait la prendre dans cette maison, la dame avait en tout tout à fait l'air de le lui dire hier.... La réponse mettrait plusieurs jours.... beaucoup de jours à arriver.... et, pendant ce temps, Pauline aurait si bien prouvé qu'on pouvait avoir confiance en elle qu'on la garderait, même quand on aurait la certitude que le certificat n'arriverait pas: les femmes, entre elles, peuvent avoir de ces confiances!

Mais la femme de cet avoué n'accomplissait presque rien sans consulter son mari; et comme ici il y avait un cas un peu épineux,

Pauline devait être interrogée ce matin par l'avoué; et son sort allait se décider.

Hélas!.... Elle était toute souriante quand on l'introduisit dans le cabinet de l'avoué; mais son expression s'envenimait aussitôt, car elle retrouvait son impression du Palais de Justice, alors que le juge d'instruction la "tourmentait et la retournait" pour lui faire dire ce qu'elle ne savait pas.

Certes, l'avoué la regarda poliment, l'interrogea de façon très douce, quoique un peu froide; il se renseigna sur le degré d'éducation auquel elle était arrivée, put acquiescer la conviction qu'elle avait toute la capacité nécessaire pour aider des enfants dans leurs études; et il conclut comme sa femme qu'il était tout prêt à prendre Pauline chez lui....

mais aussitôt qu'elle aurait fait venir un certificat du maire de son pays....

—C'est un peu loin, balbutia-t-elle glacée.... et puis le maire de chez nous.... c'est un paysan.... qui ne va guère à la mairie que le dimanche.... Comme cela lui coûtait à la pauvre petite d'inventer ainsi! Et comme elle était prise, immédiatement, dans son pauvre mensonge!

—Justement! remarqua l'avoué: c'est aujourd'hui vendredi; vous écrivez ce soir; la lettre arrive demain au plus tard....

—Mais si je le droit de l'exposer à souffrir, la pauvre chère petite!....

C'est que les privations allaient finir par atteindre sa petite sœur quand elles se trouveraient au bout de leurs économies....

Elles possédaient à peu près un millier de francs lorsqu'elles étaient revenues d'Angleterre. Son plan était déjà fait, très simple et très courageux. Puisque le nom de Bouche était à jamais déshonoré, puisque, si on la retrouvait, on ne pourrait pas ne pas l'interroger sur son père, lui arracher peut-être quelques inconscientes paroles qui, à un moment donné, seraient un danger pour lui.... elle brisait résolument, absolument, avec tout ce qui avait été sa vie passée, moins peut-être pour elle que pour cette France adorée, à laquelle elle voulait faire une existence heureuse et tranquille.

Donc elle ne connaissait plus une seule des relations de sa mère.... ni leurs voisins.... ni les gens qui lui donnaient du travail.... ni l'école où elle était en train d'achever ses études.... ni ceux qui avaient été bons pour elle.... pas même cette duchesse de Ponte-Notto, à qui elle n'eût en qu'à s'adresser pourtant si elle avait voulu être recueillie, aidée!....

Non, pas même à cette grande dame, qui aurait cependant pu se montrer si discrète, elle n'avait montré que la fille d'Hippolyte Bouche habitait Paris....

Tout cela était fini. Et même, les endroits qu'elle avait habités avec son père, avec sa mère, n'existaient plus.

Plus jamais on ne la reverrait dans ce joli coin de Roulogne, si souriant, entre la Seine et le Bois!

Et, dans les courses qu'elle faisait pour chercher du travail, jamais elle ne passait aux environs de l'avenue de l'Opéra, de la rue des Petites-Champs, et à plus forte raison dans les parages de l'avenue de Clichy ou de la rue des Batignolles.

Elle était allée se cacher à l'autre bout de Paris, assez près des fortifications pour avoir tout de suite un peu de campagne le dimanche.